



## François Wahl éditeur et passeur

Martine Van Geertruijden\*

\*Sapienza Università di Roma

[martine.vangeertruijden@uniroma1.it](mailto:martine.vangeertruijden@uniroma1.it)

Cher Monsieur Wahl, je viens de recevoir Votre lettre du 19 et je m'empresse à vous exprimer ce que je sens vous devoir, une parole au moins de toute ma reconnaissance : et mon amertume aussi de n'avoir pu payer de retour par autant de mes soins, les vôtres si exquis, si amicaux, à l'aide de ma cause. Par votre courage, par votre esprit, une parfaite traduction de mon récit est devenue possible, par votre jugement à tel point subtil et pondéré. Traduction en langue française ?... mieux encore heureuse adaptation de ce texte (si hasardeusement bigarré à certains endroits) aux mesures et aux finesses de votre grande Culture. Cette généreuse Culture qui est attentive, vous me l'avez bien confirmé, à tout document, même extérieur à elle mais qu'elle croit digne d'attention : et qu'elle parvient d'ailleurs à interpréter d'une façon si claire et si exacte.<sup>1</sup>

Cette lettre de Carlo Emilio Gadda, un des plus grands écrivains italiens du siècle dernier, au moment de la publication en France de son *Quer pasticciaccio brutto de via Merulana*, nous permet d'entrer immédiatement dans le vif du sujet, à savoir l'activité éditoriale de François Wahl, pour montrer combien cet homme a compté dans la vie intellectuelle française de la fin des années 50 au début des années 90. « Exceptionnel », « sublime éditeur »<sup>2</sup> qui, tout en ne quittant que très rarement les coulisses de la rue Jacob, siège des Éditions du Seuil, aura participé activement à l'essor du structuralisme français, permis à Lacan d'accoucher de son œuvre écrite, publié Françoise Dolto, Paul Ricœur, Roland Barthes, Philippe Sollers, Gérard Genette, Alain Badiou, Jean-Claude Milner, fait traduire (ou traduit) C.E. Gadda, Italo Calvino, Daniele Del Giudice, Pier Vittorio Tondelli, et bien d'autres encore. La plupart des témoignages de ses auteurs et collaborateurs, que j'ai pu découvrir dans ses lettres ou qui m'ont été confiés directement, concordent pour décrire un homme discret, exigeant, rigoureux, intransigent même, mais drôle aussi, très « psy » à ses heures, généreux et ouvert.

---

<sup>1</sup> Lettre de C.E. Gadda à F. Wahl du 22/02/1963, dossier Gadda, archives du Seuil.

<sup>2</sup> Tels sont les adjectifs employés par Elisabeth Roudinesco (1993) dans le splendide portrait qu'elle dresse de François Wahl. Je tiens à remercier les principales sources orales qui m'ont aidée à reconstruire l'activité de ce grand éditeur, à savoir ceux qui l'ont bien connu et ont eu l'amabilité de répondre à mes questions : Olivier Bétourné, historien et éditeur (il sera président des Éditions du Seuil de 2009 à 2018), Jean-Paul Manganaro, le traducteur auquel Wahl confia les derniers textes de Calvino puis de Gadda, Jean-Luc Giribone, éditeur de Sciences humaines qui a été formé par lui, Monique Lulin, qui fut sa secrétaire pendant 20 ans et son ami Alain Badiou.

Il faut dire que Wahl avait le don d'obliger ses auteurs, par des interrogations pertinentes, à réécrire leurs textes jusqu'à la perfection. Tous ceux qui eurent affaire à lui se souviennent combien cet homme était capable de travailler l'écriture des autres avec une passion et une intransigeance qui suscitèrent bien des jalousies. Ses ennemis, auxquels souvent il avait refusé des manuscrits, l'accusèrent de dogmatisme. Sans doute avaient-ils raison, mais à condition de ne pas oublier que cette attitude était la conséquence d'un choix philosophique fondé sur l'amour de la logique et sur une critique de l'historicisme. Loin de résulter d'une attitude de censeur ou de policier normatif, le dogmatisme walhien s'exerçait de manière cohérente aussi bien pour celui qui en faisait le choix que pour celui qui en faisait les frais. Jamais François Wahl ne publia une œuvre dont il récusait la forme et le contenu, jamais il ne fit semblant de reconnaître un talent pour de raisons marchandes, et jamais il ne céda sur ce qui était sa rigueur philosophique. Aussi prit-il le risque conscient et assumé de refuser parfois quelque grand livre, ou de défendre des auteurs obscurs dont lui seul percevait la valeur. A ses yeux, l'éthique socratique de la vérité était préférable au pragmatisme de l'absence de pensée.<sup>3</sup>

Prenons à titre d'exemple ce témoignage indirect de son ami Paul Ricœur dans les « Remerciements » de *Soi-même est un autre*, un livre de 1990 qu'il lui a dédié (un des derniers livres qu'il ait donc édité) : « Enfin, je veux dire à François Wahl, des Éditions du Seuil, ma profonde gratitude pour l'aide qu'il m'a apportée dans la composition et la rédaction de ce livre. Ce dernier, comme mes précédents travaux édités par lui, est redevable, au-delà de ce que je puis exprimer, à son esprit de rigueur et à son dévouement à l'écriture. »

Jean-Luc Giribone et Monique Lulin insistent eux aussi sur les relations qu'il entretenait avec les auteurs, l'importance qu'il accordait aux déjeuners par exemple, lui qui n'était pourtant pas très mondain, cette immense capacité de se donner aux autres et de créer des liens : il y avait chez lui une « amicalisation de la relation », et même si les auteurs n'étaient pas des amis, il était capable de les suivre, de les conseiller, de les accompagner et de les faire accoucher de leur œuvre. Il avait ainsi créé autour de lui une atmosphère familiale, celle d'une famille européenne, comme en témoigne son abondante correspondance au « style très personnel, fait de préciosités, de naturel, d'élégance, d'originalité : une écriture libre », comme l'a définie Monique Lulin qui a « pris en sténo et dactylographié des milliers de lettres pour lui, portant sur des questions éditoriales, de fonds, ou plus personnelles ». Un style que l'on retrouve également dans ses fiches de promotion, qui sont toutes des modèles de critique littéraire d'une acuité remarquable, et dans ses quatrièmes de couverture, qui montrent toujours un point de vue extrêmement personnel. Il avait par ailleurs, raconte Olivier Bétourné, au plus haut point l'art de raconter les livres qu'il présentait. J'en veux pour preuve la verve avec laquelle il a fait devant le célèbre comité éditorial du Seuil une présentation épique du roman d'Umberto Eco, *Il nome della rosa*, montrant avec quelle érudition, habilement dissimulée dans le texte au profit de l'efficacité littéraire, le livre était construit : un roman extraordinaire, absolument neuf dans le panorama littéraire, mais avec lequel Eco trahissait son projet intellectuel, la sémiologie. On ne pouvait donc que le refuser, malgré les doutes exprimés par certains membres du comité. C'est dire quelle était l'autorité de ses choix.

François Wahl est né à Paris en 1925 dans une famille de la bourgeoisie juive. Pendant la guerre, il s'engage très tôt dans des mouvements de résistance tout en poursuivant ses études de philosophie en hypokhâgne à Lyon. Son père sera déporté et mourra à Auschwitz, alors que lui-même rejoint le maquis en juin 1944. De retour à Paris à la Libération, il fait la connaissance d'Elie Wiesel grâce à sa mère qui s'occupe des enfants de déportés et il l'aide à préparer le bac. Voulant devenir analyste, il fait une analyse avec Lacan entre 1954 et 1960. Quand la cure prend fin au printemps 1961, il a déjà rencontré le compagnon de sa vie, ami de Barthes et proche de *Tel Quel*, le grand écrivain et peintre cubain Severo Sarduy (décédé en 1993).

---

<sup>3</sup> Roudinesco 1993, p. 420-421.

Quand il entre au Seuil en 1957, engagé par François-Régis Bastide, il s'occupe dans un premier temps de littérature ; ce n'est que plus tard qu'il crée le secteur, mondialement reconnu, des travaux philosophiques, linguistiques, anthropologiques et poétiques, et devient un des piliers de cette maison, où il sera responsable des sciences humaines et de la littérature italienne jusqu'en 1989.

S'il y a à l'époque un double courant au Seuil - l'un moderne et l'autre plus classique -, Wahl s'inscrit indubitablement dès le début dans le premier, comme en témoignent tous les domaines dont il s'est occupé :

Se tourner vers le passé n'est pas mon affaire. J'ai publié des livres de philosophie en tant qu'éditeur et directeur de collection au Seuil pendant trente ans, et j'ai choisi de ne pas m'exprimer tant que je remplirais cette fonction. Ce qui m'a, ce faisant, toujours intéressé, c'est ce qui va se produire. [...] En tant qu'éditeur, je n'ai pas cherché à rassembler un matériel hétéroclite : j'ai choisi de me mettre au service d'un certain mouvement de pensée, j'ai été délibérément un éditeur orienté. Cette orientation était liée à la productivité théorique des années 1955-1980, qui pour l'opinion publique s'est trouvée résumée par le mot structuralisme.<sup>4</sup>

Et en effet, Wahl était structuraliste dans l'âme ; son domaine éditorial était lui-même construit, selon Bétourné, comme une structure dans laquelle intervenaient parfois des choix qu'il faisait sans en partager les principes ou les idées, mais parce que cela faisait système. Jean-Luc Giribone insiste lui aussi beaucoup sur le fait qu'il s'agissait d'un homme extrêmement ouvert, et que ses refus en tant qu'éditeur n'étaient jamais idéologiques.

Son génie d'éditeur était avant tout politique. François avait su fédérer toutes sortes de collections par lui créées ou suscitées (« Poétique », en 1970, dirigée par Tzvetan Todorov, Hélène Cixous et Gérard Genette ; « Travaux linguistiques », en 1972, sous la direction de Nicolas Ruwet ; « Recherches anthropologiques », en 1974, avec Remo Guidieri ; « Espacements », en 1976, collection dirigée par Françoise Choay) autour d'un dessein théorique fondé sur une conceptualité aussi incertaine qu'impérieuse : le structuralisme [...] François codirigeait lui-même, avec Paul Ricœur, « L'Ordre philosophique » (1964).<sup>5</sup>

Comme éditeur de roman, il rencontre, au début des années 60, Alain Badiou, pour qui il a été

avant tout un lecteur et un éditeur, dans tous les cas de premier ordre. Il était capable à la fois de traiter avec patience les plus infimes détails et d'avoir un avis argumenté et novateur sur l'ensemble. Comme le montre ses propres ouvrages de philosophie, nous n'étions pas réellement d'accord sur bien des points. [...] Mais tout ça était comme des contenus disparates qui pouvaient, même dans la vivacité de nos discussions, trouver une forme qui ne portait pas atteinte à une amitié réglée par une espèce très particulière d'admiration réciproque. Notons aussi que cette amitié intellectuelle qui tenait bon jusque dans de fortes oppositions s'était forgée, non dans la philosophie, mais dans la littérature. Son enthousiasme premier, ce qui lui commanda de venir me chercher, jusque chez moi, concernait, en 1963, le manuscrit de mon premier livre, *Almagestes*, qu'il édita au Seuil après un minutieux travail de perfectionnement, fait presque ligne à ligne, alors que ce texte avait été immédiatement refusé par Gallimard comme par les Éditions de Minuit. Il aima moins mon second livre, plus classiquement romanesque, *Portulans*, mais manifesta sa fidélité en l'éditant contre vents et marées. C'est ensuite que se fit la bascule en direction de la philosophie, dont le point culminant fut la patiente édition, en 1988, de ce qui demeure pour beaucoup de monde mon « grand livre », à savoir *L'Être et l'événement*.<sup>6</sup>

---

<sup>4</sup> David 2007.

<sup>5</sup> Bétourné 2020, p. 106.

<sup>6</sup> Témoignage qu'Alain Badiou a eu l'amabilité de m'envoyer le 03/04/2019.

Comme éditeur de littérature encore, François Wahl a joué au sein de *Tel Quel* un rôle qui est loin d'être marginal, comme le souligne Philippe Forrest<sup>7</sup>. Il fut entre autres très proche de Jean-Pierre Faye, philosophe comme lui, dont il défend en 1958 la publication d'*Entre les rues*. Et si la revue *Tel Quel* fut « soutenue par François Wahl, acceptée par Paul Flamant, plus ou moins bien tolérée par les collaborateurs du Seuil dont aucun, pratiquement, n'éprouvait de sympathie profonde pour ses positions »<sup>8</sup>, il deviendra au fil du temps l'interlocuteur unique de la collection d'essais *Tel Quel*, le reste de la maison n'étant vraiment pas convaincue. Mais c'est aussi son refus de *Femmes* en 1982 qui poussera Sollers à quitter le Seuil, entraînant ainsi la fin de *Tel Quel* : « Tu ne veux plus de *Tel Quel*. Je dois le continuer. Tu parles de corrections à apporter à mon roman. Il ne saurait en être question. Je ne me sens plus bien au Seuil, d'aucune façon ».<sup>9</sup>

C'est alors que commence la partie la plus connue de l'activité éditoriale de Wahl, éditeur de Lacan et pilier du domaine des Sciences Humaines, à laquelle le destinait tout naturellement sa formation de philosophe. En 1964, il fonde la collection « L'ordre philosophique » avec Paul Ricœur dont il publie l'année suivante *De l'interprétation*. C'est apparemment ce qui décide Lacan à publier ses propres écrits : « à la fois analysant, auditeur du séminaire et interlocuteur intellectuel, Wahl réunissait toutes les qualités requises pour vaincre les phobies de Lacan et le conduire à accoucher de sa grande œuvre écrite [...] À partir de mars 1966, le travail devint plus intensif et c'est alors que s'engagea entre l'auteur et l'éditeur un extraordinaire corps à corps théorique qui allait aboutir à la naissance des *Écrits*. »<sup>10</sup> A la fin, « Wahl était épuisé, harassé, mais comblé. Il avait réussi à arracher cet homme à l'emprise de sa propre parole pour le faire accéder enfin à une véritable écriture. »<sup>11</sup> Au même moment, la collection « Champ freudien » était créée.

En ce qui concerne le minutieux mais titanesque travail d'éditeur que fournissait Wahl, Elisabeth Roudinesco affirme encore, toujours à propos des *Écrits* : « Chacun sait avec certitude que Lacan en est le seul et le véritable auteur, alors même que Wahl y a laissé sa marque »<sup>12</sup>.

Pour en venir au domaine italien sur lequel il a régné pendant quarante ans, on peut en dire autant des nombreuses œuvres publiées sous sa responsabilité et, en particulier, de toutes les traductions qu'il a suivies et révisées. Une abondante correspondance, souvent triangulaire, entre l'éditeur, ses auteurs et ses traducteurs, conserve fort heureusement une image assez fidèle de ce travail. Voyons par exemple ce qu'en pense Italo Calvino, auteur traduit mais aussi ami intime de Wahl :

[...] mi resta da dire di François Wahl, che invece si è trovato a rifare da cima a fondo quasi tutte le traduzioni dei miei libri pubblicati in Francia da Seuil, finché l'ultima [*Se una notte d'inverno un viaggiatore*] sono riuscito a fargli mettere anche la sua firma, firma che sarebbe giusto figurasse anche nelle traduzioni precedenti.<sup>13</sup>

Et encore, dans une lettre à Paul Flamand, l'écrivain italien confie :

Les semaines que nous avons passées, l'infatigable François Wahl et moi, à travailler avec le traducteur n'ont pas été inutiles. J'ai maintenant un livre que je reconnais comme mien.<sup>14</sup>

Dans un premier temps, cet article devait s'intituler « Quand Calvino et Gadda rencontrent Barthes et Lacan », pour suggérer les nombreuses rencontres entre auteurs italiens et français que j'avais imaginées

---

<sup>7</sup> Cf. Forrest 1995.

<sup>8</sup> *Ivi*, p. 301.

<sup>9</sup> *Ivi*, p. 593.

<sup>10</sup> Roudinesco 1993, p. 420-3.

<sup>11</sup> *Ivi*, p. 424.

<sup>12</sup> *Ivi*, p. 534.

<sup>13</sup> Calvino 1995, p. 1829.

<sup>14</sup> Lettre de Calvino à Paul Flamand du 2/03/64, dossier Calvino, archives du Seuil.

dans le bureau-grenier de la rue Jacob. En réalité il n'en fut rien, si l'on excepte l'amitié entre Barthes et Calvino qui ne s'étaient toutefois, à ma connaissance, pas rencontrés par l'intermédiaire de Wahl. Et le lien idéal entre le domaine italien et celui des sciences humaines, ces deux facettes de l'activité éditoriale de Wahl, qui aurait naturellement dû être Umberto Eco, fut comme chacun sait un rendez-vous manqué, après le refus légendaire du *Nome della rosa*. Mais le témoignage d'Eco, à propos de l'édition française de *l'Opera aperta* (1965), montre encore une fois le rôle de l'éditeur dans l'accouchement de l'œuvre, et cette fois à propos de la traduction :

Je n'ai entendu parler de Lacan que peu d'années avant la parution des *Écrits*. Je passais à Paris plusieurs jours d'affilée, occupé à revoir avec François Wahl aux Éditions du Seuil la version française de mon *Ceuvre ouverte*. En fait il s'agissait moins d'une révision que d'une vraie réécriture, car, pressé d'un côté par les critiques de Wahl et de l'autre pas les expériences que je conduisais avec des groupes de sémiologie en train de se constituer à Paris, Barthes en tête, [...] j'étais peu à peu en train de repenser mon livre. Ce fut dans ce climat d'intense activité mentale et intellectuelle que Wahl, avec autant d'intensité, me parla de Lacan dont il suivait les enseignements [...]. Quand j'eus entre les mains un des premiers exemplaires des *Écrits*, j'en fis une lecture plurielle.<sup>15</sup>

Du propre aveu d'Eco, la version française de *l'Opera aperta* avait quelque chose d'inédit, qui était d'une certaine façon liée à sa rencontre avec la pensée de Lacan. Trois ans plus tard, Wahl refuse de publier *La struttura assente*, un texte qui se voulait être une critique de Lacan par le biais d'une discussion des thèses de Lévi-Strauss, et Eco le raconte avec ces mots : « Quand parut mon livre *La struttura assente* [...] François Wahl, avec la franchise qui a toujours permis à nos rapports de rester amicaux malgré bien des différences d'opinion, m'écrivit à peu près ceci (je cite de mémoire) : Je ne publierai pas ton dernier ouvrage et il ne me plairait pas qu'il soit publié en France. Il me déplait déjà assez qu'il soit publié en Italie. Je m'étais rendu coupable de lèse-lacanisme ».<sup>16</sup>

Si les écrivains ne se rencontrent pas directement, d'autres types de liens unissent toutefois les auteurs français et italiens. Par exemple ceux qui existent entre *Tel Quel*, passé en 1963 du statut de revue à celui de mouvement d'avant-garde, et le *Gruppo 63*, une néo-avant-garde fondée la même année à laquelle appartiennent, entre autres, Umberto Eco et le poète Eduardo Sanguineti - dont le *Capriccio italiano* sera publié au Seuil en 1964 dans la collection *Tel Quel* grâce au soutien de Jean Thibaudeau, futur traducteur d'Italo Calvino, Nanni Balestrini et Alberto Arbasino, tous deux publiés ensuite par Wahl.<sup>17</sup>

On peut citer aussi les nombreux échanges non seulement personnels et amicaux, mais aussi éditoriaux entre Wahl et Calvino, directeur de collection chez Einaudi, qui se conseillent mutuellement à propos de la littérature française et italienne, et ceci dès 1958. Nous pouvons ainsi nous faire une idée des goûts personnels de l'un et de l'autre, mais aussi de la réception en Italie de certains auteurs français :

Cher et irascible Calvino,

Pour ce que vous me dites de Dabadie et de Sollers, j'en ai bien ri, mais il faut s'entendre. Vous m'avez déclaré à Turin qu'il ne s'agissait pas de ce que nous pouvons aimer mais de ce qui pouvait marcher auprès du public. Du coup, je vous interdis de venir me dire purement et simplement que vous n'aimez pas cela. La question est de savoir si, dans ce genre, c'est bien fait. Mais passons, passons.<sup>18</sup>

---

<sup>15</sup> Eco 1992, p. 13.

<sup>16</sup> Cité in Roudinesco 1993, p. 421.

<sup>17</sup> N. Balestrini, *Tristan*, traduit de l'italien par J. Risset, Éditions du Seuil 1972, coll. *Tel Quel* ; A. Arbasino, *La Belle de Lodi*, traduit de l'italien par P. Budillon et P. Léonard, Éditions du Seuil 1975.

<sup>18</sup> Lettre de F. Wahl à I. Calvino du 18/12/58, dossier Calvino, archives Seuil.

Et l'on retrouve encore une fois, dans les conseils de lecture qu'il donne à Calvino, la perspicacité critique de Wahl évoquée plus haut :

Je veux insister beaucoup sur l'importance de Cayrol et je ne comprends absolument pas pourquoi il n'est pas encore traduit en Italie [...] On met en général Cayrol parmi les représentants du nouveau roman ; c'est vrai et c'est faux [...] Je comprends d'autant moins l'absence de traduction italienne qu'il me semble que cette voix inordonnée et de pur abandon spontané répond à toute une forme du monologue italien. J'aimerais beaucoup que vous vous y intéressiez.<sup>19</sup>

Mais revenons à la littérature italienne. « Fine italianista »<sup>20</sup>, le statut d'intellectuel influant de Wahl était reconnu également au-delà des Alpes et il a de fait dialogué avec tous les grands auteurs italiens de son temps, ou presque, non seulement ceux qu'il a publiés, mais aussi Pier Paolo Pasolini, Pietro Citati et bien d'autres. Quand Wahl arrive en 1957, le Seuil entend développer le secteur de littérature étrangère. C'est sans doute son amour de l'Italie qui le pousse à prendre en charge le domaine italien et, là encore, c'est la modernité qui l'intéresse :

En ce qui concerne l'italien, la présence de l'auteur des *Don Camillo*, Giovanni Guareschi, parmi les écrivains ayant donné plus de dix livres au Seuil ne doit pas masquer le fait d'un investissement fort de l'éditeur dans une littérature italienne de recherche, malgré la difficulté, commune à toutes les maisons d'édition françaises, d'imposer les écrivains de la péninsule auprès du public. François Wahl eut, dans ce domaine, une action déterminante.<sup>21</sup>

Et Monique Lulin le confirme : « Il a d'abord dû continuer à s'occuper des auteurs italiens publiés avant lui, même si ce n'était pas sa tasse de thé : je me souviens que les derniers Guareschi et son petit monde, et les Alba de Céspedes lui pesaient beaucoup ». Ici encore, c'est donc son intérêt pour ce que la pensée contemporaine produit de plus audacieux qui va dicter la plupart de ses choix, lesquels portent presque toujours sur des auteurs exigeants, ce qui l'amène à créer une véritable vitrine de la modernité italienne. Dès son arrivée au Seuil, il « récupère » Italo Calvino (dont *Le Vicomte pourfendu*, premier volet de la trilogie *Nos Ancêtres*, était sorti chez Albin Michel en 1955), et publie en 1960 *Le Baron perché*, suivi du *Chevalier inexistant* (1962) ; le Seuil est dès lors l'éditeur attitré de Calvino qui y connaîtra un succès grandissant et de longue durée<sup>22</sup>. Au même moment à peu près commence la folle entreprise que sera la traduction du premier grand roman de C.E. Gadda, *Quer brutto pasticciaccio di via Merulana* (avec cette première touche de génie qui produira le titre français : *L'affreux Pastis de la rue des Merles*), puis de *La Cognizione del dolore*, suivie par d'autres œuvres de cet immense romancier. Viennent ensuite Carlo Cassola (dont toute l'œuvre sera traduite par Philippe Jacottet) et Giovanni Arpino, deux grands écrivains publiés en Italie par l'éditeur Einaudi, objets de nombreux échanges épistolaires entre Wahl et Calvino qui les lui a fait lire. Sans m'attarder sur la liste des auteurs qui ont intégré le catalogue Seuil au fil des années, je voudrais encore citer le cas de Daniele Del Giudice et de Pier Vittorio Tondelli, deux des principaux exposants du renouveau du roman italien au

---

<sup>19</sup> Lettre de F. Wahl à I. Calvino du 5/03/59, dossier Calvino, archives Seuil.

<sup>20</sup> Arbasino 2008, p. 137.

<sup>21</sup> Serry 2002, p. 73.

<sup>22</sup> Notons toutefois que les deux premiers livres de l'auteur, *Il sentiero dei nidi di ragno* et *Ultimo viene il corvo*, auxquels Calvino tenait pourtant beaucoup, n'ont jamais été publiés par Wahl « sans doute en raison d'une certaine présence de l'esthétique du néoréalisme » (Fusco 2005, p. 160) ; et il en va de même pour *Marcovaldo* considéré comme « un livre pour enfants ». Tous trois furent publiés plus tard par Julliard. En réalité, on retrouve encore une fois cette « exigence dans les choix intellectuels et intransigeance quant aux formes appropriées aux pensées neuves » (Badiou 2014) dont sera victime *Il nome della rosa* : ces textes ne correspondaient sans doute pas à ce mouvement de pensée au service duquel Wahl se sentait être.

début des années 80, après la période des avant-gardes, car ils représentent une énième preuve de l'intérêt qu'a montré Wahl tout au long de sa carrière pour les nouvelles formes d'écriture.

« Quand il retenait les auteurs pour publication, il leur écrivait, les rencontrait (à Paris ou en Italie), et il s'instaurait souvent entre eux une relation aussi amicale que professionnelle. Son côté psy confesseur faisait merveille » se souvient Monique Lulin. Et la correspondance souvent très abondante qu'il entretient avec ses auteurs montre en effet à quel point il était devenu au fil du temps, pour chacun d'entre eux, un point de référence extrêmement important, un lecteur de premier ordre, dont l'avis comptait parfois plus que celui de l'éditeur italien. Il est, pour Calvino « la conscience littéraire la plus précieuse », avec laquelle il entretient « une collaboration d'esprit [...] nécessaire ». Et les marques d'estime que l'on trouve dans les lettres que lui adresse Pier Vittorio Tondelli sont innombrables :

Sono francamente commosso dall'estrema attenzione che continua a riservare al mio lavoro [...] Caro François ora anche tu fai parte della mia costellazione mentale e affettiva. Il prossimo mio romanzo non vedrà la luce senza il tuo 'placet' [...] Mi chiedo se faccio bene a mandarti tutto quello che scrivo, a sopraffarti un po'. Ma se lo faccio è perché sei diventato per me un interlocutore importantissimo da cui, anche se un po' controvoglia, accetto le legnate...<sup>23</sup>

François Wahl s'occupait seul du domaine italien et, suivant une idée bien précise de ce que devaient être les traductions, il les relisait avec un soin minutieux, puis travaillait le plus souvent directement avec les auteurs avant de revenir vers les traducteurs. Il intervenait énormément sur les textes traduits, même ceux qu'ils jugeaient bons, voire excellents, comme les traductions de Jaccottet pour *La Donna della domenica* ou celles de Jean-Paul Manganaro ; il corrigeait et réécrivait, et s'est d'ailleurs disputé avec bon nombre de ses traducteurs. Comme la plupart de ces échanges sur les traductions, avec les auteurs mais aussi avec les traducteurs, se faisaient par lettres, il nous reste des échanges épistolaires croisés comme ceux entre Thibaudeau/Calvino/Wahl, ou entre Bonalumi /Gadda / Wahl, très révélateurs du triangle idéal qui se dessine parfois entre traducteur, auteur et éditeur. On apprend ainsi que pour *Quer Pasticciccio*, sept essais de traductions furent nécessaires avant de choisir Louis Bonalumi :

La tentative de traduction suisse que j'ai vue m'a paru absolument décevante, inutilisable [...] J'ai aussitôt entrepris une tentative ici, avec un traducteur parisien. C'était meilleur, mais terne et là encore je ne vois pas l'issue souhaitée. Je ne voudrais absolument pas que vous voyiez dans ces retards aucune négligence de ma part ; une exigence, oui. Nous nous sommes attachés à une entreprise qui ne supporterait pas l'échec. Je sais qu'en regardant nettement le but à atteindre et en refusant les demi-solutions, les demi-réussites qui font les vrais échecs, nous finirons bien par aboutir : j'y ai trop engagé de ma conviction pour ne pas trouver l'issue.<sup>24</sup>

et que pour *La cognizione del dolore*, Wahl intervient à tel point sur la traduction qu'il finit par la cosigner. Certaines de ces lettres sont en outre passionnantes du point de vue de la théorie de la traduction et de l'exégèse du texte, comme celle qu'il adresse à Jean Thibaudeau à propos de sa traduction du *Castello dei destini incrociati* :

Il existe toujours pour un traducteur une sorte de dyplopie ; il a devant lui d'un côté le texte originel, de l'autre sa traduction, il lui semble que le second s'entend (se lit) sans qu'il se rende compte que c'est parce qu'il a d'abord eu connaissance du référent original. Cela est vrai pour tout traducteur, sans exception, Jaccottet ou toi ou moi ; d'où la nécessité constante du passage après lui d'un autre, de l'autre, qui lit d'un

---

<sup>23</sup> Lettres de P.V. Tondelli à F. Wahl des 9/11/84, 4/12/85 et 7/03/87, dossier Tondelli, archives Seuil.

<sup>24</sup> Lettre du 25/05/1959 à C. E. Gadda, dossier Gadda, archives Seuil.

seul œil si je puis dire, ou plutôt les deux yeux braqués sur la seule traduction, et qui voit des achoppements ou des obscurités que le premier ne pouvait percevoir. Cela a toujours, pour tout le monde, nécessité une relecture [...] Ce qui compte surtout pour moi, c'est que nous ne commençons pas à jouer au gendarme et au voleur autour d'une traduction.<sup>25</sup>

Je voudrais terminer ce bref portrait en évoquant le ton humoristique que pouvaient prendre ses lettres, révélant un trait de caractère qui n'était peut-être pas le plus manifeste. Ainsi quand il écrit à Louis Bonalumi pour lui annoncer qu'il est en train de réécrire de fond en comble sa traduction de la *Cognizione*, il conclut : « Voilà – vous verrez le résultat de notre accouplement »<sup>26</sup> ; ou à Calvino, au moment de la traduction de son premier roman : « Juliette Bertrand est maintenant au travail et votre baron commence à parler français. Je crois qu'il le fera sans aucune peine car, au fond, il appartient au XVIIIème siècle international. »<sup>27</sup>; et peu avant la parution : « Quant au Baron, il est tout prêt, au bout de sa branche et se balance les pieds en l'air en attendant le 1er février. »<sup>28</sup>. Cet humour est parfois plus caustique, comme quand il demande à Maurice Javion, à propos de sa traduction du *Cavalier inesistente* : « Où en êtes-vous ? Ce chevalier va-t-il bientôt s'évaporer ? »<sup>29</sup>.

Parmi toutes les qualités que j'ai voulu montrer ici, ce grand éditeur ne manquait certes pas d'humour.

---

<sup>25</sup> Lettre du 4/11/75 dossier Calvino, archives Seuil.

<sup>26</sup> Lettre du 2/04/69 à L. Bonalumi, dossier Gadda, archives Seuil.

<sup>27</sup> Lettre du 29/01/58 à I. Calvino, dossier Calvino, archives Seuil.

<sup>28</sup> Lettre du 12/01/60 à I. Calvino, dossier Calvino, archives Seuil.

<sup>29</sup> Lettre du 8/06/61 à M. Javion, dossier Calvino, archives Seuil.



## Riferimenti bibliografici

Arbasino 2008

Alberto Arbasino, *L'Ingegnere in blu*, Milano: Adelphi, 2008

Badiou 2014

Alain Badiou, *François Wahl ou la vie dans la pensée*, « Le Monde », 16/09/2014

Bétourné 2020

Olivier Bétourné, *La vie comme un livre. Mémoires d'un éditeur engagé*, Paris : Philippe Rey, 2020

Calvino 1995

Italo Calvino, *Tradurre è il vero modo di leggere un testo*, in *Saggi*, II, a cura di Mario Barenghi, Milano: Mondadori « I Meridiani », 1995, p. 1825-31

Eco 1992

Umberto Eco, *Histoire d'amour*, « L'âne » n°50, avril-juin 1992, p. 13-15

Forrest 1995

Philippe Forrest, *Histoire de Tel Quel*, Paris : Éditions du Seuil, 1995

Fusco 2005

Mario Fusco, *Lire Calvino en français ?*, « Chroniques italiennes », n. 75/76 (1-2 2005), p. 157-63

Roudinesco 1993

Elisabeth Roudinesco, *Jacques Lacan. Esquisse d'une vie, histoire d'un système de pensée*, Paris : Fayard, 1993

David 2007

« *Qu'est-ce que la philosophie ?* », par François Wahl, « Le Nouvel Observateur » 16/08/2007, propos recueillis par Catherine David

Serry 2002

Hervé Serry, *Constituer un catalogue littéraire*, « Actes de la recherche en sciences sociales », vol. 14 (septembre 2002), *Traductions: les échanges littéraires internationaux*, p. 70-79